

tants, une vingtaine d'enfants à la première communion. Depuis plus de deux mois, soir et matin, je leur répète les premiers rudiments de notre sainte religion. Jugez vous-même du progrès. Pas plus tard qu'hier soir, je demandais à une des petites filles qui me font l'honneur de m'entendre : « Combien y a-t-il de sacrements ? » — « Grand-père, il y en a trois : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. » Eh bien, sans malice, c'est une bonne réponse pour une fille, ici, et toutes ne sont pas de cette force. C'est à désespérer. Il n'en va pas ainsi des petits garçons. Généralement ils semblent s'intéresser à l'enseignement qui leur est donné. Quelques-uns même sont fort intelligents et feraient rougir bien des enfants de France. Au demeurant, tous, garçons et filles, intelligents ou non, sont les enfants du missionnaire, et si vous saviez comme je les aime, vous prierez un peu pour eux, n'est-ce pas, afin que ces petits temples du bon Dieu ne soient pas trop vides au jour de la visite de Jésus-Hostie. Quel beau jour pour moi ! un tel jour suffit à faire oublier bien des fatigues.

Sortons maintenant de l'Eglise, si vous voulez. Je vous inviterai à venir visiter ma petite pharmacie, car le missionnaire, ici, cumule un peu toute les professions libérales. Il est à la fois médecin, pharmacien, chirurgien, vétérinaire même à certaines heures. Et ce n'est pas une sinécure. Hier j'étais sur le point de vous écrire quand on vint me chercher pour un malade qui s'éteignait à 6 kilomètres de Koy-Money. Vite à cheval, et me voilà parti pour sauver la vie de ce pauvre malheureux ou du moins ne pas manquer son âme. Ces courses imprévues ne sont pas très rares, car l'hiver nous a donné beaucoup de cas de pleurésie. Dieu merci on a vite fait de chasser cette visiteuse désagréable. Les vésicatoires font merveille quand on vous prévient assez tôt, et la convalescence pour l'ordinaire n'est pas très longue. Deux ou trois jours au plus, et nos malades sont rétablis. Ce soir, il me faut faire un pansement, bien qu'il soit déjà 9 h. 1/4. Un pauvre jeune homme vient de m'arriver avec une plaie affreuse à un pied ; le sang coule en abondance. Je cours à la pharmacie et je reviens avec le remède *ad hoc*. Voilà, c'est fait, le sang ne coule plus. Allez dire maintenant que je ne suis pas bon guérisseur et un bon médecin !

Mais je veux vous faire juger de l'effet de mes onguents sur les animaux du pays. C'est une histoire vraie, cher lecteur, que je vais vous raconter. J'arrivais hier de la visite des malades quand un sauvage me dit : « grand-père, le tigre a pris un bœuf cette nuit tout près d'ici, viens y mettre du « po-gaug » (poison) pour qu'il meure ». Que faire ? Le mieux, à ce qu'il me semble, sera d'empoisonner à la strychnine la tête de la pauvre victime. Dans le doute, j'ai pris ce parti, l'opération est faite et, pendant qu'au dehors mes gens se partagent fort tranquillement les restes du bœuf étranglé, de retour à la maison, je m'endors en pensant au pays de France, où, bien sûr, jamais les tigres n'ont tué les bœufs.

Il fait jour ; après la sainte messe et l'instruction, je récite mes petites heures et je m'apprête à commencer mes courses. Pendant ce temps que devient mon tigre ? — « Grand-père, le tigre a tout mangé. Viens voir si nous le trouverons mort ! » tel est le cri de